



edmond fastcar est mort

(2057)

ACTE II/II :
« JOURS D'AUTOMNE »

Playlist :

Tristana - Remix Club -
Mylène Farmer
Pardonne-moi - Forgiveness
Club Remix - Mylène Farmer
Bette Davis Eyes - Kim
Carnes



michel fauxcul



Ce matin, il y a de la brume
L'odeur du froid s'imisce entre les cheveux,
et dans la fourrure des manteaux.

Des os noirs brisés
Tous entassés parmi les morceaux de verre
éparpillés
Charogne informe.

Et l'odeur du froid.
La fumée des cigarettes.
Le son des talons contre le pavé,
au rythme d'une marche funèbre.

Les pédales sont réunies devant le *GOD BLESS*,
ce qu'il en reste.

le *GOD-BLESS*

Une à une, elles quittent le groupe,
s'avancent seules,
une rose à la main,
la jettent au cadavre.

— À Franck.
— À Franck ! répondent-elles en chœur
— À Didi, aussi.
— À Didi, surtout ! répondent-elles en chœur

Une prière par rose.
Un baiser par prière.
Une larme par baiser.
Ce soir, ce sera la pleine lune.

On entendra les loups chanter,
quelque part dans les égouts de Paris.

Didi s'est évaporé,
avec les alcools
du *GOD-BLESS* ;

son dos s'est brisé
comme la charpente
du *GOD-BLESS*.

— GOD SAVE THE FAGS !

— On s'en chargera nous-mêmes , répond Celui qui ne prend rien.

C'est décidé :
elles vont tout faire péter.
La tour Montparnasse, du moins.
C'est décidé : il faut réagir.
Les pédales du *GOD-BLESS* ont commencé à récolter les explosifs.

C'est la nuit, encore.
À la télé,
on montre des images du *GOD-BLESS* en cendres.
On dit que c'est les pédales qui y ont mis feu,
pour essayer de tuer des policières et des familles,
quelque chose dans le genre.

Roberto est éclairé par la lumière bleue de l'écran.
Il travaille dans les bureaux de Blue—M.

Les universités n'existent plus vraiment,
alors les chercheuses vivent
comme des rats
qui squattent les maisons d'édition
qui les tolèrent,
tant que leurs dossiers et leurs essais se vendent.

Il rédige un rapport.
Il y décrit tout ce qui est étalé devant lui :
le tiroir « JOURS D'AUTOMNE », dépecé

ses tripes éparpillées,
observées à la loupe ;
un trésor,
tout ce que les assoiffées de SAVOIR cherchaient,
tout ce pour quoi iels n'hésiteraient pas à étripper Roberto ;
un vieux dictaphone,
et un téléphone, un peu cassé,
qu'il va falloir réussir à déverrouiller.

Dans les couloirs, le bruit court
Une nouvelle loi est en rédaction.
La rébellion, c'était le coup de trop.
Il paraît que que bientôt,
on n'aura plus le droit
du tout
de parler des pédés,
et qu'on sera même incité
à les dénoncer,
les pédés.

Roberto ne veut pas y croire.
Roberto veut croire qu'il ne travaille pas pour rien.
Roberto veut croire que son travail aussi,
puisque'on cherche à l'interdire,
fait partie de la rébellion.

Selon Roberto,
La littérature,
réfléchir,
écrire,
penser,
instruire,
c'est de la rébellion, aussi.
C'est une manière de se battre, aussi.

(Pourtant,
les vers
inédits de
Fastcar
n'ont pas
protégé
Franck,
lorsqu'il
s'est fait
tabasser à
mort par
les flics qui
flickaient.)



Il rentre chez lui,
encore habillé en noir.

Celui qui ne prend rien se sent comme Celui qui s'est cogné
les orteils contre le coin du ciel.

Dans sa chambre, il regarde une lettre, cachetée d'un sceau zébré,
signée *Edmond Fastcar*,
à *Toi*.

Il la tient du bout des doigts, un peu tremblant (il n'avait pas osé l'ouvrir avant).
tu es mon jaques et je suis ton karl
C'est à peu près tout ce qu'il y a.
Pas d'au revoir, ni de bisou baveux.

— T'es con.

Maintenant, c'est une tombe.
Après, ce sera la sienne.
Après, celle du monde ; ou peut-être avant,
on ne sait plus trop, en ce moment.

Celui qui ne prend rien va ranger l'enveloppe,
dans une boîte en velours,
où est aussi conservée,
bien au chaud,
la *LETTRE ULTIME*.

Il se laisse tomber,
sur son matelas, où se baladent quelques cafards.
Il regarde le plafond,
et marmonne une chanson,
qui le fait sourire un peu.
Il ferme les yeux pour ne plus rien voir.

— Alors, tu te crois dans *Fight Club*, à ce qui paraît, lui avait dit Didi juste avant la nuit des flammes. Tu veux tout faire péter ! Je sais pas si ça va nous aider, cette affaire.

Il paraît que Manu a arrêté d'écrire ses poèmes,
depuis la nuit des flammes.

Dehors, les sirènes crient ;
à travers les stores,
c'est bleu, rouge, bleu, rouge,
contre les murs tout moisissés ;
Les flics flickent.
Ils embarquent un twink dans leur camion bleu blanc rouge,
en tabassent un deuxième contre le pavé
froid.

Tout le monde s'en fout.
C'est peut-être ça le pire.
Non,

le pire,
c'est le sang qui coule entre les pavés.

Il n'a pas neigé, à Noël.



**Contre le carrelage nickel chrome de chez Blue—M,
les chaussures d'un doctorant plein d'espoir
claquent très rapidement.**

**Roberto a réussi à déverrouiller le vieux portable,
et à récupérer les fichiers du dictaphone.**

**Il a, entre les mains,
toute la vie
et les pensées
de Fastcar.**

**Il a, entre les mains,
la beauté des jours d'automne.**

Il déboule dans le bureau de Marinette.

**L'éditrice fait dos à l'entrée,
tournée vers les baies vitrées.
Recroquevillée contre elle-même,
son dos est remué de spasmes.**

**Quand Roberto l'interpelle,
elle lui dévoile un visage bouffi
sur lequel a coulé
tout son mascara bleu.**

C'est officiel.

**Enfin, pas encore tout à fait,
mais suffisamment pour que ça se sache.**

**D'ici quelques jours,
parler des pédés,
sera un acte de trahison à la nation.**

Plus de toute nouvelle édition inédite.

Kaput.

Niet.

Nada.

**Roberto sent son cœur s'effondrer entre ses côtes,
et, ne sachant plus quoi faire de son corps,
prend Marinette entre ses bras.**

Alors, elle éclate en sanglots

(encore)

et lui dit :

**« Alors voilà, trente ans de carrière, de combats pour la cause, à donner une voix aux
homosexuels, à les mettre sur le devant de la scène, essayer de les protéger, grâce à la
littérature, leur littérature, leur art. Tout ça pour ça. Aujourd'hui ils interdisent la
publication. Demain ils brûleront les livres. Après-demain ils effaceront les noms des archives.
J'ai fait tout ce que j'ai pu. J'ai été une alliée dévouée. Mais aujourd'hui, c'est peine perdue,
et c'est trop dangereux. À quoi bon ? Ô, que la vie est triste... »**

Après ça,

**Marinette rentre dans son duplex du XXe,
et se fait couler une tisane bio pour se consoler.**

**Roberto, quant à lui,
fixe le vide,
pendant des heures.**

**Le soir, dans le métro,
il regarde autour de lui,
les gens,
qui continuent à vivre,
comme si de rien n'était.**



Dans une cave
ailleurs, vers le XVe,
les pédales sont réunies ;
ce n'est pas le ~~GOD-BLESS~~,
mais ce n'est pas trop mal non plus.

Les pédales du ~~GOD-BLESS~~ ont déménagé
Brûler le ~~GOD-BLESS~~ ne les aura pas arrêtées
Les pédales du ~~GOD-BLESS~~ n'abandonneront
jamais.

Quand on monte fumer une clope,
on voit la tour Montparnasse
elle se fond
dans la nuit
C'est une belle pédale, elle aussi

Elles sont pires qu'une hydre,
les pédales du *GOD-BLESS*.

Elles continuent de rire,
et de crier,
de remuer les bras,
et de proposer des actions choc.

Pour l'heure, on se concentre
sur l'explosion
de la tour Montparnasse.

Dans les quatre coins de Paris,
les *rebels* troquent des services
contre des explosifs,
qu'elles réunissent,
pour en faire un tas,
un très gros tas.

C'est qu'il va en falloir,
des explosifs,
pour tout faire péter.

Au centre de la foule,
il y a toujours Celui qui ne prend rien.

Il paraît qu'il ne dort plus.
Il paraît qu'il ne pense plus.
Il paraît qu'il ne vit plus.
Plus que pour la rébellion.

« C'est l'heure de la riposte », il dit,
souvent.

Alors les pédales trinquent,
à Didi !,
et s'éparpillent partout dans Paris,
pour aller chercher,
encore plus d'explosifs.

Ça va péter.

Dans un coin de la nuit,
aux pieds de la grande tour noire,
Celui qui ne prend rien parle à Manu :

— Manu, on m’a dit que t’avais arrêté d’écrire tes poèmes.
Faut pas que t’arrêtes. Ils étaient beaux, tes poèmes.
Et puis, quand il ne restera plus rien de nous,
il restera tes poèmes.
Personne ne dira mieux qu’eux, ce que c’était, le *GOD-BLESS*.
Puis dans cent ans, d’autres pédales les chanteront à notre place,
tes poèmes,
j’en suis sûr.
Offre-leur une voix,
aux pédales du XXIIe siècle.

**Roberto fait ses cartons,
dans les bureaux de Blue—M.
Tout est terminé.
Il n’a plus rien à y faire,
puisque le dossier « JOURS D’AUTOMNE »
a été scellé.**

**Il récupère ses affaires,
et ferme les cartons.
Le scotch a une odeur de défaite.
Aujourd’hui,
Roberto a l’impression d’avoir
une coquille vide
à la place du cœur.**

**Avant de quitter son bureau définitivement,
il attrape son bouquin préféré,
pour le fourrer dans son sac.**

**C’est un recueil de Fastcar ;
des poèmes d’amour,
et des instants de vie.**

**Ce livre a sauvé la vie de Roberto.
Sans lui,
Roberto n’aurait pas trouvé la force d’exister.
Sans lui,
Roberto n’aurait pas supporté l’adolescence,
les insultes, les crachats, les coups.**

**Il le feuillette,
la gorge nouée,
avec l'émotion des premières larmes.**

**On l'interpelle.
Il relève la tête,
répond vaguement.
Puis, son regard se fige,
sur le tiroir « JOURS D'AUTOMNE »,
qu'il doit aller rendre
à la direction.**

**Soudain,
son cœur s'emplit d'une conviction :
Tout n'est pas tout à fait terminé.**

Il lui reste une chose à faire.



Aux pieds de la tour Montparnasse,
les pédales du ~~GOD-BLESS~~,
en secret,
se préparent.

Un peu partout,
elles posent
les explosifs.

C'est pour ce soir.
Ce soir est le grand soir.
Ce soir, elles vont
tout
faire péter.
Ce soir est le grand soir,
le soir de la grande riposte.

Pas très loin de là,

Celui qui ne prend rien est assis sur un banc.
Le ciel est blanc.

Tout blanc.
C'est son type de ciel préféré.
On dirait que le jour a oublié de se lever,
par les fenêtres le monde semble infini,
et les oiseaux y nagent comme dans la neige.

Au cimetière Montparnasse,
seul sur un banc,
en attente du grand soir.

Le ciel est blanc, tout blanc, et chante le silence des grands jours.
Le silence des grands moments, le silence des grands bouleversements.
Le silence qui dit : bientôt tout changera.

Celui qui ne prend rien relit,
une dernière fois,
la *LETTRE ULTIME* ;
Il lève le visage
vers le ciel
les yeux fermés
la brise contre les joues,

là, il se sent vivant.

Du bout de l'allée,
une silhouette se dessine,
se rapproche,
arrive devant lui.

C'est Roberto.

Celui qui ne prend rien le toise en silence.
Il a l'allure des grands sages.

Le jeune doctorant tremble un peu.

Ils ne se parlent pas beaucoup.
Mais, entre les deux,
quelque chose passe.
Deux univers se rencontrent,
et une sorte de paix,
comme on en connaît peu dans une vie,
s'instaure.

Comme lorsqu'un destin s'accomplit.

Il n'y a pas besoin de parler,
tout est déjà écrit.

Roberto tend le bras,
vers Celui qui ne prend rien.
Au bout de ses longs doigts fins,
il y a le téléphone de Fastcar, déverrouillé,
et le vieux dictaphone.

Celui qui ne prend rien
prend les appareils,
et fait un signe de la tête.

Au loin, un loup se met à hurler.
Ici, les corbeaux s'envolent.
Là-bas, la tour s'émeut.

— Fastcar parlait souvent,
dans ses poèmes d'amour,
d'yeux marrons plus doux que la terre,
et plus profonds que l'aurore ;
d'yeux marrons plus grands que le monde,
et plus beaux que l'automne.
Aujourd'hui,
je les vois, vos yeux,
et je comprends ce qu'il voulait dire.

Dans le téléphone de Fastcar, il ne restait plus grand chose.
Quelques photos de son chien, de la mer, de Michel Fauxcul et
PARTYSTAR, de la tour Montparnasse, et de Celui qui ne prend
rien. Une conversation *Messenger*, et une application jaune et
noire que plus personne n'utilise, depuis les nouvelles lois. Dans le
dictaphone, il y avait des lettres parlées, des lettres audios. Dans le
 tiroir des « JOURS D'AUTOMNE », il y avait toute une histoire
d'amour. Une histoire comme on aime en raconter, dans les films.

Montage5.mp3

Audio MP3 - 8,2 Mo

2042

Dans un bar, les gens rient et trinquent ; on entend la voix indistincte de Fastcar qui chante sur l'air du Concerto des *Demoiselles de Rochefort*, qui a été rajouté au montage ; celle de Celui qui ne prend rien vient l'engueuler, à travers le vacarme de bière et de joie, de rancœur et de vin. « Je ne veux plus te voir, tu m'entends ! »

< Notes



OK

2044

Quand je pense à l'odeur de tes cheveux logée entre mes doigts, et à la chaleur de ta queue logée entre mes cuisses, je ne peux m'empêcher de sourire. Cette fois-ci, nous nous retrouvons pour ne plus nous quitter : je le sais car cette année, les bourgeons ont attendu que l'on s'embrasse pour éclater.

2054



Envoyé



Aa



Salut mon amour, c'est Edmond. Je voulais quand même te dire, que je suis venu jusque Paris, comme tu me l'avais demandé. Je suis entré dans le café, aux pieds de la Tour. Je t'ai vu, de loin, assis à notre table. À la radio, ils passaient *Bette Davis Eyes*. Je me suis figé, quand j'ai vu ton visage. Tu avais l'air d'aller. Tu avais l'air plus jeune que la dernière fois, ta peau brillait. Tu as souri, en regardant le ciel par la fenêtre. Je me suis dit que je n'avais jamais rencontré d'homme plus beau que toi, de toute ma vie. Ça m'a mis les larmes aux yeux, je te jure. Je ne t'avais pas trouvé aussi bien depuis notre rencontre. Alors, au même instant, j'ai compris que je n'avais jamais arrêté de t'aimer, que je n'arrêtera jamais, et qu'il valait mieux qu'on ne se revoie pas. Toi et moi c'est pour la vie bébé, je pense que tu le sais autant que moi : tu m'as écrit pour me revoir. Mais tu ne l'as fait que parce que tu as oublié, tout le mal que je te cause. Alors, avant que tu me voies, j'ai déguerpi, par amour pour toi. Au cas où tu ne reçois pas mon message, je chargerai Partystar de te prévenir, et de te souhaiter de toujours garder au fond des yeux, cette beauté des jours d'automne. Un jour, quand j'en aurai la force, je te rédigerai la *LETTRE ULTIME*, pour te demander pardon, et pour que tu puisses te réfugier dans cette vie que je ne peux t'offrir. D'ici là, n'oublie pas que je n'écris pas un seul poème sans penser à toi. Ciao mi amor.

Lettre parlée n°8.mp3

Audio MP3 - 5,2 Mo

2045

Oui écoute, c'est Edmond. Je voulais juste te dire que depuis que tu es parti pour de bon, la lune a perdu de ses couleurs. ... Voilà. ... Michel et Partystar me rendent souvent visite : heureusement qu'ils sont là. On va marcher le long de la falaise, et on parle des jours d'avant. Tu te souviens ? Les jours d'automne, qu'on passait, à Paris. Les balades au cimetière Montparnasse et les cafés sous la Tour. ... J'ai eu envie de t'enregistrer un truc sur le dictaphone, et te l'envoyer par la poste, comme on faisait. Mais Michel n'a pas voulu me donner ton adresse, il m'a dit que tu préférerais rester loin, pour réussir à m'oublier. Tant pis, alors, je parle dans le vent. ... J'espère que tu vas bien. Fais attention à toi. C'est pas de la rigolade, ces nouvelles lois qu'ils veulent faire passer. ... Allez, je t'embrasse. ... Tu me manques, tu sais. ... Allez, je t'embrasse.

< Notes

2057



J'errais du jour à la nuit
le ciel chantait derrière les volets fermés
sur mes yeux la lumière bleue
ennuyé seul et sans visage
je n'existais qu'à moitié,
quand soudain :

12/11/2034
à 01:34

salut :)

salut

que fais-tu ici

mmh je tue le temps et
j'avise au feeling et toi

à peu près pareil

& le temps est mort?

bof je dirais qu'il résiste
pas mal le salaud

on peut s'y mettre à
quatre mains

oui si je l'étrangle et que
tu lui maintiens la tête sous
l'eau pendant ce temps ça
peut le faire

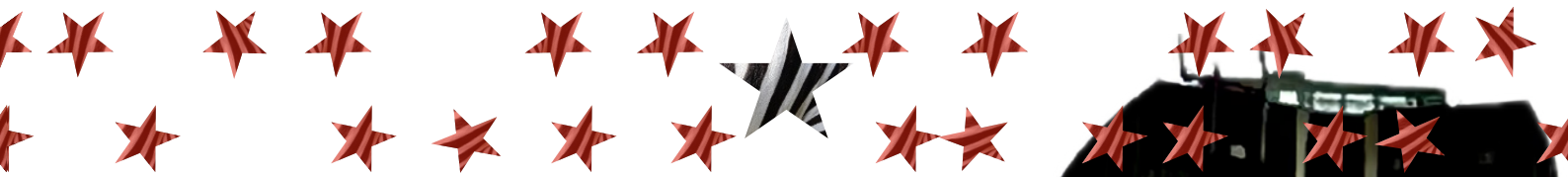
mais alors ce serait
l'éternité



on aura intérêt à s'aimer

J'AI CRÉÉ L'ÉTERNITÉ ENTRE DEUX PLAN SUCE?

L'éternité,
avec toi *mi amor*.
Une éternité
comme on n'en vit pas deux fois,
et qui fait comprendre,
ce que c'est,
qu'un cœur qui bat.



En haut de la tour,
la télécommande en main,
Celui qui ne prend rien regarde Paris,
une dernière fois.

Il souhaite bonne chance aux pédales,
et, ouvrant les bras,
comme pour enlacer le ciel,
les yeux fermés,
le front tourné vers l'avenir,
un sourire logé au cœur,
il appuie sur le bouton.

C'EST POUR TOI, MON AMOUR
SANS TOI, PARIS DÉBANDE

tout pète

Fin

De fiers enculés que nous sommes,

Michel Fauxcul





FAUXCUL Michel, « Edmond Fastcar est mort (2057) Acte II : "JOURS D'AUTOMNE" ». *Molard Club*, janvier 2025. [en ligne : <https://molardclub.fr/publications/publications.html>]

Propriété Molard Club